

A l'épreuve du temps et du monde

Les premières communautés chrétiennes

selon 1 et 2 Pierre et Jude

Étude introductive

AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n'oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au [glossaire](#), soit à des [compléments pédagogiques](#). N'oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte

Introduction

1. Un [canon](#) dans le canon

Dans la « bibliothèque » du Nouveau Testament, chaque personne a ses habitudes. Elle préfère ou privilégie un rayon de cette bibliothèque pour des raisons qui lui appartiennent, une sorte de « canon dans le canon ». Depuis le 16^e siècle, force est de constater que l'espace réservé à la littérature paulinienne est souvent saturé. Paul de Tarse et ses collaborateurs ont rédigé au moins la moitié du Nouveau Testament et la Réforme a mis un coup de projecteur sur leur travail. Celui qu'on nomme parfois « l'apôtre des nations » sert de pont pour nombre de croyants en Jésus d'arrière-plan non-juif, dès les premières étapes du christianisme. De surcroît, ses écrits ne sont-ils pas les plus anciens du Nouveau Testament ? Selon une pensée classique, ce qui est ancien vaut mieux. Certes, cette pensée s'est inversée dans bien des domaines aujourd'hui et notamment technologiques, mais elle persiste, même en filigrane, dans les milieux où la Bible est lue dans une perspective historique. Elle peut conduire à négliger certains textes parmi lesquels comptent, sans aucun doute, les épîtres dites « catholiques ». Il n'est pas rare de s'arrêter avant ce septénaire composé des lettres de Jacques, Pierre, Jean et Jude. Cette première raison peut être la meilleure pour proposer d'en découvrir trois d'entre elles (1 et 2 Pierre et Jude), mais elle n'est pas la seule. Loin d'être réservée aux membres d'une confession chrétienne, la désignation « catholique », à laquelle s'ajoute la symbolique du

rapprochement de sept écrits, précise que leur contenu se veut universel. Il faut avouer que le qualificatif a parfois porté préjudice à ces lettres qui n'ont, somme toute, pas toutes de liens évidents les unes avec les autres. Les trois lettres de Jean, par exemple, peuvent apparaître plus proches de la littérature johannique. Avant de découvrir six extraits de 1 et 2 Pierre et Jude, cette première étude a pour objectif l'introduction au corpus choisi. Les questions qui lui servent de jalons sont les suivantes : Quelles sont les circonstances historiques qui ont présidé à la rédaction de ces lettres ? Qui mettent-elles aux prises (auteur et destinataires) ? Quelles sont les thèmes théologiques principaux qu'elles recèlent ?

2. L'Asie Mineure au tournant des 1^{er} et 2^e siècles

Écrire n'est jamais anodin. Les études sociologiques ou sociohistoriques montrent que le geste peut être intimement lié à un devoir de mémoire d'un groupe, une mémoire collective. De peur d'oublier, une société écrit. Les récits néotestamentaires ont ainsi été rédigés au moment où leur transmission pouvait être pressentie comme mise en péril, après la mort des premiers croyants en Jésus entre 60 et 70. Les lettres échappent à ce constat général, puisqu'elles permettent de combler une absence géographique, y compris lorsque ses différents interlocuteurs sont vivants. Pourtant, les études sur la **pseudépigraphie** montrent que certaines d'entre elles peuvent être rédigées après la mort de leur auteur présumé pour transmettre des souvenirs compilés et non encore transmis ou pour en créer de nouveaux à partir de leurs œuvres passées et à la lumière d'une réalité nouvelle. Nos trois lettres appartiennent à cette dernière catégorie – à noter que le statut de 1 Pierre est plus discuté que ceux de 2 Pierre et Jude –, selon certains exégètes, dans l'ordre suivant : 1 Pierre, Jude et 2 Pierre. Mais à quel moment plus précisément ont-elles été rédigées et dans quelle région géographique ?

Concernant la datation des trois lettres, 1 Pierre est située entre 70 et 90 de notre ère. La référence à Babylone pour désigner Rome en 5,13 présuppose, en effet, la destruction du Temple de Jérusalem. Le lien entre Babylone en 587 avant et 70 de notre ère est établi de façon évidente dans des traditions juives (par ex. 2 **Baruch** 11,1-2 ; 67,7) et chrétiennes (par ex. Ap 14,8). De même, la présence des **presbytres** (5,1-5) conduit à identifier des structures

ecclésiologiques ultérieures à Paul. Elles seraient plus sophistiquées, avec un tissu de gouvernance plus élaboré. Quant au deuxième repère chronologique, la date de 90 correspond à la deuxième moitié du règne de Domitien (81-96). Cet empereur est parfois considéré comme un « second Néron » pour sa cruauté envers différentes communautés, dont les chrétiens. Selon les sources disponibles, il insista en particulier sur la fin de son Règne sur le culte en son honneur. En tant qu'empereur, il s'érige en dieu et seigneur et exige la révérence et la louange de tous les Romains (Suétone, *Vies*, 8, Domitien, 13,2). 1 Pierre ne parle pas de ce culte à l'empereur, contrairement à certaines expressions de 1 et 2 Timothée ou l'Apocalypse. Cette transition semble donc être intervenue après la rédaction de la lettre. C'est ce qui permettrait de placer 90 en date butoir de rédaction de l'épître. Notons, cependant, que si 1 Pierre exprime une résistance face à une forme de relâchement éthique, même au prix de souffrances et de persécutions, elle invite aussi à une soumission aux autorités qui peut indiquer une adaptation à un système politique (2,13-23). Il reste à savoir pour quelles raisons et jusqu'à quel point. Le paragraphe sur l'auteur et les destinataires permettra d'en dire plus, de même que les prochaines études sur 1 Pierre (études 2, 3 et 4).

Particulièrement brève, Jude ne livre pas de précisions concernant sa date de rédaction. Toutefois, elle s'inscrit explicitement dans la mémoire de ce que « les apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ » ont annoncé. Ce souci de commémoration permet de la situer dans une certaine distance par rapport à la prédication des témoins oculaires de Jésus, en fonction de la définition des apôtres, voire même par rapport aux lettres qui leur sont attribuées. Si l'on prend ce dernier repère, Jude aurait été rédigée au plus tôt en 70. Pour la date la plus tardive à laquelle elle doit avoir été rédigée, la limite est offerte par notre troisième lettre, 2 P, qui reprend Jude et en développe certains aspects, avec une part restreinte d'innovation. Cette dernière ne peut guère avoir été rédigée avant Jude. Premièrement, elle se réfère à la réception « dénaturée » des lettres de Paul (3,15-16). Or, une collection de ces dernières n'est guère envisageable avant la fin du 1^{er} siècle. Deuxièmement, *l'Apocalypse de Pierre* qui évoque notamment la révolte de *Bar Kokhba* en 135 dépend littérairement de 2 P. Elle offre donc une date butoir à laquelle nos trois lettres doivent avoir été rédigées.

Concernant la géographie, la Bible hébraïque présente Jérusalem tour à tour comme lieu où il faut se rendre puis où il s'agit de retourner, un véritable centre de gravité. Celles et ceux qui mettent cap sur elle le font depuis l'Orient, situant la cité de David à l'ouest de la carte mentale des textes vétérotestamentaires. Le déplacement est de taille dans le Nouveau Testament où l'Espagne devient l'extrémité occidentale et Jérusalem l'orientale. Plusieurs pôles peuvent être nommés entre-deux et notamment tout autour de la mer Égée : la Galatie, la Macédoine, l'Achaïe ou encore l'Asie. Au tournant du 1^{er} au 2^e siècle, cependant, Rome et l'Asie deviennent les lieux prépondérants du christianisme émergent. Les Actes des Apôtres ou 2 Timothée situent par exemple Rome comme « lieu où il convient de se rendre », à la suite de Paul. Cela transparaît dans la montée qui prend place du chapitre 9 au chapitre 28 des Actes ainsi que dans la mise en exergue de 2 Tm 1,17 ainsi que dans les deux appels lancés à Timothée de rejoindre Paul (2 Tm 4,9.21). La fameuse « école paulinienne » gravite certainement autour d'Éphèse, comme en témoignent les lettres aux Colossiens et aux Éphésiens. 1 Timothée est aussi liée à la ville d'Éphèse, de même que l'Apocalypse de Jean, témoignant d'une répulsion pour l'héritière de Babylone, Rome, dont elle scrute les incursions asiatiques depuis la ville d'Artémis (référence à l'interprétation qui voit une escorte impériale se rendre en Asie en Ap 13). Nos lettres s'inscrivent également dans ce christianisme asiatique, comme en témoignent leurs destinataires, tous situés plus ou moins explicitement du côté de l'Anatolie.

3. Des communautés mixtes



Cf. wikimedia : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Romia_Imperio.png (14.06.2021).

En 1 P 1,1, les destinataires sont identifiés dans les provinces romaines du Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie et de Bithynie, toutes situées en Asie Mineure comme le montre l'extrait de carte du bassin méditerranéen, ci-dessus. Jude et 2 Pierre ne présentent pas d'identification aussi explicite. Néanmoins, plusieurs indices plaident pour des communautés destinataires à situer dans les mêmes régions. Elles apparaissent comme des groupes hétérogènes. Leur arrière-plan païen ressort de différentes caractéristiques présentées dans des registres de type immoralité et idolâtrie. Voir les extraits suivants : 1 P 1,14.18 ; 2,10.25 ; 4,3-4 ; Jude 7, 10, 12 qui confirment que les adversaires auxquels on reproche ces comportements font partie de la communauté et encore Jude 16 et 18 ; 2 P 1,4 ; 2,18.20. Parallèlement, les références à l'Ancien Testament (1 P 1,10-12 ; 2,4-10 ; 5,13 ; Jude 5-7, 9, 11,14 et 2 P 2,4-11 ; 3,2-9) témoignent au moins d'une connaissance détaillée de ces textes. Il est clair, lisant notamment Ac 15,21 (Nouvelle Bible Segond) : « Depuis les générations anciennes, en effet, Moïse a dans chaque ville des gens qui le proclament, puisqu'on le lit chaque sabbat dans les synagogues », que la lecture et la méditation de la Bible hébraïque ne sont pas l'apanage des juifs en dehors de Jérusalem. Toutefois, on peut penser que l'enchevêtrement des deux aspects plaide pour une proximité de pagano- et judéo-chrétiens caractéristiques de communautés d'Asie Mineure. Ce que confirme la réception dans différents manuscrits et chez des auteurs de la même région comme Polycarpe de Smyrne dans la deuxième moitié du 2^e siècle déjà (voir par ex. *Aux Philippiens*, 1,3 et 8,2,1) ou Irénée (*Contre les hérésies* 4,9,2 ; 16,5 ; 5,7,2), entre autres.

L'auteur de 1 Pierre semble écrire depuis Rome, selon les salutations qu'il transmet à la fin de l'épître et la proximité avec d'autres écrits, dont 1 Clément. Simon Pierre pourrait avoir écrit l'épître, à l'aide de Silvain (5,12). Cela remettrait en question la mort de Pierre sous Néron, dont les indices historiques sont minces et incertains, par ailleurs. La qualité du grec et le savoir-faire de l'auteur, notamment son travail d'exégète des Saintes Écritures sont invoqués en faveur de la pseudépigraphie de l'épître et comme arguments contre une rédaction pétrinienne. Le travail de co-rédaction peut cependant remettre en cause ces arguments et expliquer la minutie et la rigueur de l'écrit. Silvain co-rédige 1 Thessaloniens avec Paul et Timothée est également évoqué pour 2 Th.

Jude frère ou fils de Jacques n'est pas identifié de façon évidente. Selon Marc 6,3 et Matthieu 13,55, il peut s'agir du frère de Jésus. Ceci expliquerait sa maîtrise de la tradition biblique hébraïque, y compris dans sa version araméenne. La distance avec la tradition des apôtres (v. 17) peut plaider en faveur de la **pseudonymie**, mais rien ne permet de trancher définitivement.

La date de 2 Pierre implique un autre scénario. Syméon Pierre, apôtre de Jésus-Christ, invoque son statut de témoin oculaire et auriculaire (1,16-21), présent à la transfiguration. Ceci est remis en question par les indications sur la datation ainsi que la distance par rapport à 1 P, sur le contenu et la forme, et par rapport à Jude chronologiquement. Puisque cette dernière est reprise par 2 P. Plusieurs références à des motifs grecs (1,5.16 ; 2,21) dénote une forme d'inculturation plus développée également, typique du début du 2^e siècle. L'auteur peut donc se situer du côté des destinataires qu'il nomme, un groupe de judéo-chrétiens particulièrement intégrés dans la culture hellénistique du début du 2^e siècle. Il se perçoit à la fois récipiendaire, gestionnaire et promoteur du message de sa lettre.

4. Face à l'hostilité, la parénèse

Avant de conclure, il reste à évoquer le vif du sujet. De quoi parle-t-on dans ces trois lettres ? Un fil rouge évident se démarque et peut être résumé comme suit : la **parénèse** ! Une exhortation sur l'agir qui convient en situation injuste, douloureuse ou incompréhensible. Comme démontré concernant le milieu

historique de production des trois lettres, il est impossible d'établir de façon précise et définitive la date, le lieu et les interlocuteurs de 1 et 2 Pierre et Jude. Les auteurs, pseudonymes ou non, apparaissent au second plan face aux thèmes abordés par les épîtres et le contexte sociohistorique qu'ils permettent de reconstruire ; c'est-à-dire l'époque et le lieu dans lesquels semblent se trouver les destinataires. Ce sont eux, dans leur contexte, qui appellent à une exhortation éthique, concrète, un encouragement en situation hostile. C'est à ce contexte et ces exhortations qu'il convient désormais de faire de la place.

5. Petite traversée des trois épîtres

1 Pierre – Lorsque la victoire ressemble à une défaite

L'anthropologie culturelle ont permis une lecture renouvelée du Nouveau Testament et en particulier du motif de la souffrance. Alors qu'il apparaissait lié aux premiers temps du christianisme émergent, chez Marc (Mc 8,34-38) ou Paul (notamment dans les lettres aux Corinthiens, par exemple 1 Co 1,18-25 et 2 Co 12,1-10), les études anthropologiques ont permis d'interpréter sa présence dans la littérature deutéro-paulinienne (Colossiens et 2 Timothée notamment) ainsi que dans les épîtres catholiques, à la tête desquels figure sans doute 1 Pierre pour la thématique de la souffrance. Elles ont surtout mis en évidence le renversement opéré par les auteurs du Nouveau Testament sur des notions comme la honte et l'honneur et leurs attributs.

1 Pierre a longtemps été perçue comme une prédication centrée sur le baptême. Certes, en plus des énoncés kérygmaticques, le substantif *baptisma* apparaît (3,21) avec l'image du déluge. Mais il est placé dans un extrait centré sur la mort du Christ présentée comme une victoire. L'exemple de Noé, de même, présente le paradoxe d'un triomphe obtenu dans un contexte hostile où Noé et les siens représentent une minorité négligée, voire persécutée. Les lunettes de l'anthropologie culturelle soulignent l'honneur, paradoxal en telles circonstances, qui couronne les croyants en Jésus (cf. 1 P 2,7a : « l'honneur est donc pour vous qui croyez »). Dans l'Antiquité, l'honneur repose sur « ce qui procure pour le présent et l'avenir une honorable renommée » (*Rhétorique à Hérennius*, trad. G. Achard, 1^{er} siècle avant notre ère), c'est-à-dire les piliers que

sont 1) l'origine ; 2) la formation suivie ; 3) les actes réalisés et 4) la supériorité par rapport à d'autres, qu'offre un statut notamment. Les peines, les persécutions et la souffrance placent, par conséquent, celles et ceux qui les subissent du côté des « sans honneur », de la honte. Au contraire, 1 Pierre, comme d'autres écrits du Nouveau Testament, mobilise le kérygme et la tradition messianique pour affirmer que la discrimination sociale, la marginalisation, les souffrances et autres mauvais traitements endurés de façon injuste peuvent être perçus comme la dignité de l'existence chrétienne. Il s'agit de « participer aux souffrances du Christ » (2,19.21 ; 3,17-18 ; 4,1) pour prendre part aussi à sa gloire (4,13). Un thème corollaire consiste dans la réinterprétation du statut d'étranger (1,1.17 ; 2,11). À travers sa lettre, l'auteur montre que la honte et la marginalisation que ce statut procure peuvent être repensées au prisme d'une situation et de privilèges d'une autre nature qui transcendent cette condition. Si le texte a ainsi pu être lu comme une homélie ou qu'il peut sembler s'arrêter à une première doxologie en 4,11, il s'agit d'abord d'une lettre dont le but est non seulement d'exhorter, mais aussi de porter un témoignage qui offre un nouveau regard sur un échec apparent.

2 Pierre – Le retard comme Bonne Nouvelle

La deuxième épître de Pierre est unique dans le Nouveau Testament. Il s'agit du seul texte qui examine explicitement la problématique du « retard de la parousie ». La fin des temps, et surtout l'avènement du jour de Dieu, sont abordés dans la plupart des textes (Mt 24 ; Mc 13 ; Lc 21 ; Jn 21 ; 1 et 2 Thessaloniens ; Apocalypse), mais aucun ne détaille aussi clairement que 2 Pierre l'hypothèse d'un retard de la parousie et des raisons qui le motivent. Présentant les interprétations trompeuses que ce retard a pu engendrer, la lettre se veut, elle aussi, un encouragement. Elle concède qu'il y a bien une forme de retard, mais l'explique par la patience de Dieu (3,9) qui offre une revalorisation du temps présent : Dieu attend que les êtres humains soient prêts. S'ouvre alors la question de la responsabilité et des leviers à disposition pour hâter la parousie.

Jude – La mémoire pour horizon

Le dernier texte est Jude dans la perspective canonique. Une missive aussi brève que dense. Ses nombreuses références à la Bible hébraïque et d'autres traditions juives, dont 1 **Hénoch**, en rendent la lecture complexe et les références intertextuelles indispensables. Le motif de l'hérésie ou d'un enseignement en concurrence avec les convictions de l'auteur y apparaît aussi. Là, il s'agit de gens « de l'intérieur » (v. 12), ce qui rend la distinction encore plus délicate. Le thème de la parousie y revient et l'on comprend que ses adversaires ont inspiré l'auteur de 2 P, dans son troisième chapitre. Face à eux, il est remarquable que l'auteur identifie le Fils et le Père dans ses développements sotériologiques (vv. 1b ; 4b et 21). Plus succincte, l'épître partage néanmoins des thématiques avec 1 et 2 Pierre et surtout garde le fil rouge de la parénèse. Ses destinataires sont dans un environnement hostile où la complexité de savoir sur qui l'on peut compter ou non appelle à la prudence. La mémoire des textes et traditions sert de boussole dans cette situation où il est complexe de distinguer le vrai de l'ivraie.

6. La fin comme commencement

Au terme de cette étude introductive, rappelons quelques-uns des traits les plus importants de notre corpus. Rédigées entre 70 et 135, probablement dans l'ordre suivant : 1 Pierre (70-90) ; Jude (80-100) et 2 Pierre (110-135), nos trois lettres s'adressent à des communautés mixtes situées du côté de l'Asie Mineure. Si 1 Pierre semble avoir été rédigée et envoyée depuis Rome, les deux autres ont pu être écrites en Asie Mineure directement. Là, pagano- et judéo-chrétiens se côtoient et partagent un quotidien complexe face à une hostilité particulièrement marquée et exprimée de l'intérieur ou de l'extérieur de leurs communautés. Face à celles-ci, les auteurs des trois lettres les encouragent à appréhender leur quotidien avec d'autres lunettes, celles de l'Évangile, qu'ils prennent le soin de présenter dans son ancrage hébraïque. Il ne s'agit pas de simples méditations donc, mais de véritables encouragements et exhortations à voir dans les fondements de l'œuvre et du message du Christ une action aussi ancrée dans son humanité que transcendante. Elle rappelle que l'épreuve n'est pas un échec, que la véritable identité et la demeure de tout croyant en Jésus se trouvent ultimement ailleurs, que l'Évangile représente une forme de subversion par rapport aux systèmes politiques terrestres et contingents, que le retard de la parousie peut être perçu comme une Bonne Nouvelle, tout comme les

souffrances et persécutions endurées à la suite du Christ. Pour prendre la mesure des affirmations théologiques qui ont été brossées et de leur ancrage historique, ce sont six textes qui ont été sélectionnés et qui nous serviront d'étapes : 1 P 1,1-12 ; 1,13 – 2,10 ; 3,13 – 4,11 ; 2 P 1,1-18 ; 2 P 3,1-18 ; Jude 3-16.

Bibliographie sélective

Brèves contributions introductives

Jacques SCHLOSSER, « La première épître de Pierre », « La deuxième épître de Pierre », « L'épître de Jude », dans : Daniel MARGUERAT (éd.), Introduction au Nouveau Testament. Son histoire, son écriture, sa théologie, Genève, Labor et Fides, 2008⁴, p. 447-477.

Histoire de la recherche

Édouard COTHENET, « La Première de Pierre: bilan de 35 ans de recherches », dans : *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, partie II, 25.5, Berlin, de Gruyter, 1988, p. 3685-3712.

Édouard COTHENET, « La tradition selon Jude et 2 Pierre », *New Testament Studies* 35, 1989, p. 407-420.

Commentaires

1 et 2 Pierre

Jean-Claude MARGOT, *Les Épîtres de Pierre. Commentaire*, Genève, Labor et Fides, 1960

Lewis R. DONELSON, *I & II Peter and Jude : A Commentary*, Louisville, Westminster John Knox Press, 2010.

Ben WITHERINGTON, *Letters and Homilies for Hellenized Christians. Vol. 2, 1-2 Peter*, Downers Grove / Nottingham, IVP Academic / Apollos, 2007.

1 Pierre

Paul J. ACHEMEIER, *1 Peter. A Commentary on First Peter*, Minneapolis Fortress, 1996.

Samuel BENETREAU, *La première épître de Pierre*, Vaux-sur-Seine, Edifac, 1992².

M. Eugene BORING, *1 Peter*, Nashville, Abingdon Press, 1999.

Reinhard FELDMEIER, *Der erste Brief des Petrus*, Leipzig, Evangelische Verlagsanstalt, 2005.

Karen H. JOBES, *1 Peter*, Grand Rapids, Baker Academic, 2005.

Jacques SCHLOSSER, *La première épître de Pierre*, Paris, Cerf, 2011.

Ceslas SPICQ, *Les épîtres de saint Pierre*, Paris, Gabalda, 1966.

2 Pierre et Jude

Richard J. BAUCKHAM, *Jude, 2 Peter*, Waco, Word Books, 1983; Samuel BENETREAU, *La deuxième épître de Pierre. L'épître de Jude*, Vaux-sur-Seine, Edifac, 1994.

Hubert FRANKEMÖLLE, *1. Petrusbrief, 2. Petrusbrief, Judasbrief*, Würzburg, Echter, 1990².

Jörg FREY, *Der Brief des Judas und der zweite Petrusbrief*, Leipzig, Evangelische Verlagsanstalt, 2015 ; [trad. Anglaise] *The Letter of Jude and the Second Letter of Peter. A Theological Commentary*, Waco, Baylor University Press, 2018.

Éric FUCHS, Pierre REYMOND, *La deuxième épître de saint Pierre. L'épître de saint Jude*, Neuchâtel, Delachaux et Niestle, 1980.

Études particulières

1 Pierre

Paul BONY, *La première épître de Pierre. Chrétiens en diaspora*, Paris, Cerf, 2004.

François BOVON, « Foi chrétienne et religion populaire dans la première épître de Pierre », *Études théologiques et religieuses* 53, 1978, p. 25-41.

John H. ELLIOTT, *A Home for the Homeless: A Sociological Exegesis of 1 Peter, Its Situation and Strategy*, Philadelphia, Fortress Press, 1990² (1981).

Jacques SCHLOSSER, *À la recherche de la Parole. Études d'exégèse et de théologie biblique*, Paris, Cerf, 2006, p. 355-481.

2 Pierre et Jude

Jean-Noël ALETTI, « La seconde épître de Pierre et le canon du Nouveau Testament », dans : Christoph THEOBALD (éd.), *Le canon des écritures. Etudes historiques, exégétiques et systématiques*, Paris, Cerf, 1990, p. 239-253.

Luc BULUNDWE, « Analyse de l'éventuelle responsabilité des disciples de Jésus dans le retard de la parousie (2 Pierre 3,3-13) », dans : Christophe CHALAMET, Andreas DETTWILER, Mariel MAZZOCCO, Ghislain WATERLOT (éds.), *Game Over? Reconsidering Eschatology*. Geneva, Berlin, De Gruyter, 2017. p. 55-70.

Simon BUTTICAZ, The Construction of Apostolic Memories in the Light of Two New Testament Pseudepigrapha (2 Tm and 2 Pt), *ASE* 33/2, 2016, p. 341-363.

Samuel NGAYIHEMBAKO, *Les temps de la fin. Approche exégétique de l'eschatologie du Nouveau Testament*, Genève, Labor et Fides, 1994.

Jacques SCHLOSSER (éd.), *The Catholic Epistles and the Tradition*, Leuven, Leuven University Press/Peeters, 2004.